

**Le passé, modes d'emploi
histoire, mémoire, politique**

Enzo Traverso

**Le passé,
modes d'emploi
histoire, mémoire, politique**

**La fabrique
éditions**

© **La Fabrique éditions, 2005**

Conception graphique :

Jérôme Saint-Loubert Bié

Révision du manuscrit :

Stéphane Passadéos

Impression : Floch, Mayenne

ISBN : 2-913372-47-3

La Fabrique éditions

64, rue Rébeval

75019 Paris

lafabrique@lafabrique.fr

www.lafabrique.fr

Sommaire

Introduction : L'émergence de la mémoire — 10

I - Histoire et mémoire : un couple
antinomique ? — 18

Remémoration – Séparations – Empathie

II - Le temps et la force — 42

*Temps historiques et temps de la mémoire –
Mémoires « fortes » et mémoires « faibles »*

III - L'historien entre juge et écrivain — 66

Mémoire et écriture de l'histoire – Vérité et justice

IV - Usages politiques du passé — 80

*La mémoire de la Shoah comme religion civile –
L'éclipse de la mémoire du communisme*

V - Les dilemmes des historiens allemands — 94

*La disparition du fascisme – La Shoah, la RDA et
l'antifascisme*

VI - Révision et révisionnisme — 108

Métamorphoses d'un concept – Le mot et la chose

Notice bibliographique — 120

Notes — 122

Index — 135

À la mémoire de Roland Lew (1944-2005)

«l'histoire est toujours contemporaine,
c'est-à-dire politique...»

Antonio Gramsci
Quaderni del carcere

Introduction

L'émergence de la mémoire

Rares sont les mots aussi galvaudés que « mémoire ». Sa diffusion est d'autant plus impressionnante que son entrée dans le domaine des sciences sociales est assez tardive. Au cours des années 1960 et 1970, il était pratiquement absent du débat intellectuel. Il ne figure ni dans l'édition de 1968 de l'*International Encyclopedia of the Social Sciences*, publiée à New York sous la direction de David L. Sills, ni dans l'ouvrage collectif intitulé *Faire de l'histoire*, publié en 1974 sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, pas plus que dans les *Keywords* de Raymond Williams, un des pionniers de l'histoire culturelle¹. Quelques années plus tard, il avait pénétré en profondeur dans le débat historiographique. La « mémoire » est souvent utilisée comme synonyme d'histoire, et a une tendance singulière à l'absorber en devenant elle-même une sorte de catégorie métahistorique. Ainsi, elle appréhende le passé dans un filet aux mailles plus larges que celles de la discipline traditionnellement appelée histoire, en y déposant une dose bien plus grande de subjectivité, de « vécu ». Bref, la mémoire apparaît comme une histoire moins aride et plus « humaine »². Elle envahit aujourd'hui l'espace public des sociétés occidentales : le passé accompagne le présent et s'installe dans son imaginaire collectif comme une « mémoire » puissamment amplifiée par les médias, souvent régentée par les

pouvoirs publics. Elle se transforme en « obsession commémorative » et la valorisation, voire la sacralisation des « lieux de mémoire » engendre une véritable « topolâtrie »³. Cette mémoire surabondante et saturée balise l'espace⁴. Tout désormais revient à faire mémoire. Le passé se transforme en mémoire collective après avoir été sélectionné et réinterprété selon les sensibilités culturelles, les interrogations éthiques et les convenances politiques du présent. Ainsi prend forme le « tourisme de la mémoire », avec la transformation des sites historiques en musées et lieux de visites organisées, dotés de structures d'accueil adéquates (hôtels, restaurants, boutiques de souvenirs, etc.) et promus auprès du public par des stratégies publicitaires ciblées. Les centres de recherche et les sociétés d'histoire locale sont incorporés aux dispositifs de ce tourisme de la mémoire, dont ils tirent parfois leurs moyens d'existence. D'une part, ce phénomène relève indubitablement d'un processus de *réification du passé*, c'est-à-dire sa transformation en objet de consommation, esthétisé, neutralisé et rentabilisé, prêt à être récupéré et utilisé par l'industrie du tourisme et du spectacle, notamment le cinéma. L'historien est souvent appelé à participer de ce processus, en sa qualité de « professionnel » et d'« expert » qui, selon les termes d'Olivier Dumoulin, a fait de son art un « produit marchand » au même titre que les biens de consommation qui envahissent nos sociétés. La *Public History* américaine, avec ses historiens travaillant pour des institutions ou même des entreprises privées et soumis à leur logique de rentabilité, nous indique le chemin depuis longtemps⁵. D'autre part, ce phénomène ressemble, à plusieurs égards, à ce qu'Eric Hobsbawm a appelé « l'invention de la tradition »⁶ : un passé réel ou mythique autour duquel on construit des pratiques ritualisées visant à renforcer la cohésion d'un groupe

ou d'une communauté, à donner une légitimité à certaines institutions, à inculquer des valeurs au sein de la société. Autrement dit, la mémoire tend à devenir le vecteur d'une *religion civile* du monde occidental, avec son système de valeurs, de croyances, de symboles et de liturgies⁷.

D'où vient cette obsession mémorielle ? Ses ressorts sont multiples, mais elle tient tout d'abord à une crise de la *transmission* au sein des sociétés contemporaines. On pourrait évoquer à ce propos la distinction suggérée par Walter Benjamin entre l'« expérience transmise » (*Erfahrung*) et l'« expérience vécue » (*Erlebnis*). La première se perpétue presque naturellement d'une génération à l'autre, forgeant les identités des groupes et des sociétés dans la longue durée ; la seconde est le vécu individuel, fragile, volatile, éphémère. Dans son *Passagen-Werk*, Benjamin considère cette « expérience vécue » comme un trait marquant de la modernité, avec le rythme et les métamorphoses de la vie urbaine, les chocs électriques de la société de masse, le chaos kaléidoscopique de l'univers marchand. L'*Erfahrung* est typique des sociétés traditionnelles, l'*Erlebnis* appartient aux sociétés modernes, tantôt comme la marque anthropologique du libéralisme, de l'individualisme possessif, tantôt comme produit des catastrophes du xx^e siècle, avec leur cortège de traumatismes qui ont affecté des générations entières sans pouvoir devenir un héritage s'inscrivant dans le cours naturel de la vie. La modernité, selon Benjamin, se caractérise précisément par le déclin de l'expérience transmise, un déclin dont il marquait symboliquement l'avènement dans la Première Guerre mondiale. Lors de ce trauma majeur de l'Europe, plusieurs millions de personnes, surtout des jeunes paysans qui avaient appris de leurs ancêtres à vivre selon les rythmes de la nature, à l'intérieur des codes du monde rural, furent brutalement arra-

chés à leur univers social et mental⁸. Ils furent soudainement plongés « dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain »⁹. Les milliers de soldats revenus du front muets et amnésiques, commotionnés par les *Shell Shocks* dus à l'artillerie lourde qui pilonnait sans cesse les tranchées ennemies, incarnaient cette césure entre deux époques, celle de la tradition forgée par l'expérience héritée et celle des cataclysmes qui se dérobent aux mécanismes naturels de transmission de la mémoire. Les mésaventures du *smemorato di Collegno* – un ex-combattant amnésique à la double identité, à la fois philosophe de Vérone et ouvrier typographe de Turin – qui ont passionné les Italiens pendant l'entre-deux-guerres et inspiré les œuvres de Luigi Pirandello, José-Carlos Mariátegui et Leonardo Sciascia, s'inscrivaient dans cette mutation profonde du paysage mémoriel européen¹⁰. Mais au fond, la Grande Guerre ne faisait qu'achever, sous une forme convulsive, un processus dont les origines ont été magistralement étudiées par Edward P. Thompson dans un essai sur l'avènement du temps mécanique, productif et disciplinaire de la société industrielle¹¹. D'autres traumas ont marqué l'« expérience vécue » du xx^e siècle, sous la forme de guerres, génocides, épurations ethniques ou répressions politiques et militaires. Le souvenir qui en est issu ne fut ni éphémère ni fragile, il fut même fondateur pour plusieurs générations incapables de percevoir la réalité autrement que sous la forme d'un univers fracturé, mais il ne se donna point comme expérience du quotidien, transmissible à une nouvelle génération¹². Une première réponse à notre question initiale pourrait donc se formuler ainsi : l'obsession mémorielle de nos jours est le produit du déclin de l'expérience transmise, dans

un monde qui a perdu ses repères, défiguré par la violence et atomisé par un système social qui efface les traditions et morcelle les existences.

Mais il faut s'interroger sur les formes de cette obsession. La mémoire – à savoir les représentations collectives du passé telles qu'elles se forgent dans le présent – structure les identités sociales en les inscrivant dans une continuité historique et en leur donnant un sens, c'est-à-dire un contenu et une direction. Partout et toujours, les sociétés humaines ont possédé une mémoire collective et l'ont entretenue par des rites, des cérémonies, voire des *politiques*. Les structures élémentaires de la mémoire collective résident dans la commémoration des morts. Traditionnellement, dans le monde occidental, les rites et les monuments funéraires célébraient la transcendance chrétienne – la mort comme passage vers l'au-delà – et, en même temps, réaffirmaient les hiérarchies sociales d'ici-bas. Dans la modernité, les pratiques commémoratives se métamorphosent. D'une part, avec la fin des sociétés d'Ancien Régime, elles se démocratisent en investissant la société dans son ensemble ; d'autre part, elles se sécularisent et se fonctionnalisent en véhiculant de nouveaux messages adressés aux vivants. À partir du XIX^e siècle, les monuments commémoratifs consacrent des valeurs laïques (la patrie), défendent des principes éthiques (le bien) et politiques (la liberté), ou célèbrent des événements fondateurs (guerres, révolutions). Ils commencent à devenir les symboles d'un sentiment national vécu comme une religion civile. Selon Reinhart Koselleck, « Le déclin de l'interprétation chrétienne de la mort laisse ainsi le champ libre à des interprétations purement politiques et sociales. »¹³ Amorcé par la Révolution française, le berceau des premières guerres démocratiques du monde moderne, le phénomène s'est approfondi après la Grande Guerre, lorsque les

monuments aux soldats tombés au combat ont commencé à baliser l'espace public dans chaque village.

Aujourd'hui, le travail du deuil change d'objet et de formes. En ce tournant de siècle, Auschwitz devient le socle de la mémoire collective du monde occidental. La politique de la mémoire – commémorations officielles, musées, films, etc. – tend à faire de la Shoah la métaphore du *xx^e* siècle comme âge des guerres, des totalitarismes, des génocides et des crimes contre l'humanité. Au centre de ce système de représentations s'installe une figure nouvelle, celle du *témoin*, le rescapé des camps nazis. Le souvenir dont il est porteur et l'écoute qu'on lui réserve (après des décennies d'indifférence) ont secoué l'historien, en faisant désordre dans son chantier et en perturbant son mode de travail. D'une part, il a dû se rendre à l'évidence des limites de ses procédés traditionnels de mise en histoire, des limites de ses sources et de l'apport indispensable des témoins pour essayer de reconstituer des expériences comme l'univers concentrationnaire et la machine exterminatrice du nazisme. Le témoin peut lui apporter des éléments de connaissance factuelle inaccessibles par d'autres sources, mais aussi et surtout peut l'aider à restituer la *qualité* d'une expérience historique, qui change de texture une fois enrichie par le vécu de ses acteurs. D'autre part, l'arrivée du témoin, et donc l'entrée de la mémoire dans le chantier de l'historien, remet en cause certains paradigmes bien solides. Ceux, par exemple, d'une histoire structurale conçue comme un processus d'accumulation, dans la longue durée, de multiples strates (territoire, démographie, échanges, institutions, mentalités) qui permettent d'appréhender les coordonnées globales d'une époque, mais laissent bien peu de place à la subjectivité des hommes et des femmes qui *font* l'histoire¹⁴.

Nous sommes entrés, pour reprendre les mots d'Annette Wieviorka, dans l'«ère du témoin», désor-

mais placé sur un piédestal, incarnation d'un passé dont le souvenir est prescrit comme un devoir civique¹⁵. Autre signe de l'époque, le témoin est de plus en plus identifié à la *victime*. Ignorés pendant des décennies, les rescapés des camps d'extermination nazis deviennent aujourd'hui, à leur corps défendant, des icônes vivantes. Ils sont figés dans une posture qu'ils n'avaient pas choisie et qui ne correspond pas toujours à leur besoin de transmettre leur expérience vécue. D'autres témoins jadis montrés en exemple comme des héros, tels les résistants qui prirent les armes pour combattre le fascisme, ont perdu leur aura ou sont carrément tombés dans l'oubli, engloutis par la « fin du communisme » qui, éclipsé de l'histoire avec ses mythes, a emporté dans sa chute les utopies et les espoirs qu'il avait incarnés. La mémoire de ces témoins n'intéresse plus grand monde, à une époque d'humanitarisme où il n'y a plus de *vaincus* mais seulement des *victimes*. Cette dissymétrie du souvenir – la sacralisation des victimes auparavant ignorées et l'oubli des héros jadis idéalisés – indique l'ancrage profond de la mémoire collective au présent, avec ses mutations et ses renversements paradoxaux.

La mémoire se décline toujours au présent, qui détermine ses modalités : la sélection des événements dont il faut garder le souvenir (et des témoins à écouter), leur interprétation, leurs « leçons », etc. Elle se transforme en enjeu politique et prend la forme d'une injonction éthique – le « devoir de mémoire » – qui devient souvent source d'*abus*¹⁶. Les exemples ne manquent pas. Toutes les guerres de ces dernières années, de la première à la deuxième guerre du Golfe, en passant par celle du Kosovo et celle de l'Afghanistan, ont été *aussi* des guerres de la mémoire, puisqu'elles ont été justifiées par l'évocation rituelle du devoir de mémoire¹⁷. Saddam Hussein, Arafat, Milosevic et George W. Bush ont été comparés à Hitler dans les

slogans des manifestations, sur les affiches, dans les médias et lors des discours de certains leaders politiques. L'islamisme politique est souvent assimilé au fanatisme nazi. L'historien israélien Tom Segev indique que Menahem Begin avait vécu l'invasion israélienne du Liban, en 1982, comme un acte réparateur, le succédané fantasmatique d'une armée juive qui aurait chassé les nazis de Varsovie en 1943¹⁸. Plus récemment, en 2002, le Consistoire central des israélites de France déclarait que ce pays était à la veille d'une vague d'antisémitisme comparable à celle qui déferla dans l'Allemagne nazie lors de la Nuit de cristal en novembre 1938¹⁹. Pour l'écrivain portugais José Saramago, en revanche, l'occupation israélienne des territoires palestiniens serait comparable à l'Holocauste²⁰. Pendant la guerre en ex-Yougoslavie, les nationalistes serbes voyaient les épurations ethniques contre les Albanais du Kosovo comme une revanche contre l'ancienne oppression ottomane, tandis qu'en France, les professionnels de l'anticommunisme voyaient dans les bombes sur Belgrade une défense de la liberté contre le totalitarisme. La liste pourrait continuer. La dimension politique de la mémoire collective (et les abus qui l'accompagnent) ne peut qu'affecter la manière d'écrire l'histoire.

Ce livre se propose d'explorer les relations entre l'histoire et la mémoire et d'analyser certains aspects de l'usage public du passé. La matière qui s'offre à une telle réflexion est inépuisable. Je me suis fondé sur quelques thèmes connus et sur lesquels j'ai travaillé au cours de ces dernières années. D'autres, tout aussi importants, sont exclus ou à peine évoqués dans cet essai qui voudrait s'inscrire dans un débat bien plus vaste et toujours ouvert.

I. Histoire et mémoire : un couple antinomique ?

Remémoration

Histoire et mémoire naissent d'une même préoccupation et partagent un même objet : l'élaboration du passé. Mais il existe une « hiérarchie » entre les deux. La mémoire, pourrait-on dire avec Paul Ricœur, possède un statut *matriciel*²¹. L'histoire est une mise en récit, une écriture du passé selon les modalités et les règles d'un métier – d'un art ou, avec beaucoup de guillemets, d'une « science » – qui essaie de répondre à des questions suscitées par la mémoire. L'histoire naît donc de la mémoire, puis s'en affranchit en mettant le passé à distance, en le considérant, selon les mots de Oakeshott, comme « un passé en soi »²². Elle est enfin parvenue à faire de la mémoire un de ses domaines de recherche, comme le prouve l'histoire contemporaine. L'histoire du xx^e siècle, appelée aussi « histoire du temps présent », analyse le témoignage des acteurs du passé et intègre l'oral parmi ses sources au même titre que les archives et autres documents matériels ou écrits. Donc, l'histoire prend naissance dans la mémoire, dont elle est une dimension ; puis, en adoptant une posture auto-réflexive, elle transforme la mémoire en l'un de ses *objets*.

Proust reste une référence obligée pour toute méditation sur la mémoire. Dans ses commentaires sur la *Recherche*, Walter Benjamin souligne que Proust « n'a

pas décrit une vie telle qu'elle fut, mais une vie telle que celui qui l'a vécue la remémore ». Il poursuit en comparant la « mémoire involontaire » de Proust – qu'il traduit par « travail de remémoration spontanée » (*Eingedenken*), où le souvenir est l'emballage et l'oubli le contenu – à un « travail de Pénélope » où « c'est le jour qui défait ce qu'a fait la nuit ». Chaque matin, au réveil, « nous ne tenons en main, en général faibles et lâches, que quelques franges de la tapisserie du vécu que l'oubli a tissée en nous »²³.

Puisant à l'expérience vécue, la mémoire est éminemment *subjective*. Elle reste ancrée à des faits auxquels nous avons assisté, dont nous avons été les témoins, voire les acteurs, et aux impressions qu'ils ont gravées dans notre esprit. Elle est qualitative, singulière, peu soucieuse des comparaisons, de la contextualisation, des généralisations. Elle n'a pas besoin de preuves pour celui qui la porte. Le récit du passé livré par un témoin – pourvu que ce dernier ne soit pas un menteur conscient – sera toujours sa vérité, c'est-à-dire l'image du passé déposée en lui-même. Par son caractère subjectif, la mémoire n'est jamais figée ; elle ressemble plutôt à un chantier ouvert, en transformation permanente. Non seulement, selon la métaphore de Benjamin, « la toile de Pénélope » se modifie chaque jour à cause de l'oubli qui nous guette, pour réapparaître plus tard, parfois beaucoup plus tard, tissée dans une forme autre que celle du premier souvenir. Le temps n'est pas le seul à éroder et affaiblir le souvenir. La mémoire est une construction, elle est toujours filtrée par des connaissances postérieurement acquises, par la réflexion qui suit l'événement, par d'autres expériences qui se superposent à la première et en modifient le souvenir. L'exemple classique est, encore une fois, celui des rescapés des camps nazis. Le récit du séjour à Auschwitz par un ex-déporté juif et communiste n'est souvent